

Les Nouveaux Sauvages De bruit et de fureur

Carlo Mandolini

Eisenstein in Guanajuato

Numéro 296, mai 2015

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/78420ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (imprimé)

1923-5100 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Mandolini, C. (2015). Compte rendu de [Les Nouveaux Sauvages : de bruit et de fureur]. *Séquences : la revue de cinéma*, (296), 18–18.

Les Nouveaux Sauvages

De bruit et de fureur

Grinçant et corrosif, ce film de l'Argentin *Damián Szifrón* propose une incursion extravagante et absurde dans la psyché de la société argentine hypermoderne. En cette ère de débandade psychologique, politique et sociale, le constat est glacial : l'individualisme ronflant a triomphé, l'empathie n'a plus aucune prise sur qui que ce soit, l'idéal du projet collectif est mort... En fin de compte, c'est peut-être au terme d'un parcours chaotique et dévastateur que se trouve le salut.

Carlo Mandolini

Reprenant le principe du film à sketches, ces *histoires sauvages* (traduction littérale du titre argentin) racontent six courts récits dont le dénominateur commun est la violence faite à autrui. Cette violence, psychologique et surtout physique, devient ici la manifestation ultime de l'impasse devant laquelle se trouvent les sociétés contemporaines mises à mal par des crises de confiance envers le système, l'économie, mais aussi (et peut-être surtout) envers l'individu lui-même qui, ultimement, demeure le premier responsable de l'état de délabrement de cette cité qui n'a plus rien d'idéal.

En parfaite syntonie avec le propos, l'esthétique du film joue résolument la carte de l'humour burlesque et parfois même outrancier. Aussi chaque situation, a priori dramatique, voire tragique, est désamorcée par une charge comique à laquelle on ne peut résister. Mais ce rire, on le sait bien, dissimule (à peine) une critique acerbe, face à cette déconstruction morale et sociale qui se déploie devant nos yeux et qui nous renvoie à notre propre attitude morale et citoyenne.

Un parfum de fin du monde



L'écriture précise de Szifrón (aussi scénariste) construit avec méthode un univers à première vue manichéen. Il y a ici des agresseurs et des victimes, des riches et des pauvres, des maîtres et des serviteurs. D'entrée de jeu, ce film illustre l'antagonisme de classes et de groupes sociaux. Mais au fur et à mesure que l'affrontement se déploie, les rôles ne sont plus aussi clairs; il suffit d'un détail, d'un mot, pour que les rapports de force s'inversent et que le spectateur se rende soudainement compte que la « victime », pour laquelle il avait d'instinct pris le parti, est aussi coupable (et sauvage) que le « bourreau ». Aussi, le spectateur doit-il s'interroger sur son rapport moral à la violence et – surtout – sur son rôle dans sa propre société, car l'hypocrisie ici illustrée est aussi la sienne.

Car nous sommes tous condamnés au naufrage de ce navire à bord duquel nous sommes coincés... Ou plutôt de cet avion, devrions-nous dire, puisque le film s'ouvre sur le récit particulièrement réussi (mais sombre présage d'un événement qui a ensuite marqué l'actualité) d'un chef de cabine suicidaire qui, rassemblant à leur insu à bord d'un avion tous ses « bourreaux psychologiques » (son ancienne petite amie, un professeur qui l'a humilié, son psy qui l'a ignoré, etc.), entreprend de précipiter son appareil contre la maison de ses parents qui l'ont eux aussi toujours dénigré.

Le film s'amorce donc sur un écrasement, épisode de catastrophe collective, qui annonce le parfum de fin du monde qui émanera du film. Les épisodes suivants s'affairent à raconter d'autres cas de démission, face à l'obligation morale de contribuer à la construction sociale. Le deuxième épisode raconte une vengeance meurtrière contre un spéculateur véreux qui a poussé au désespoir une famille en l'expropriant sans état d'âme. Vient ensuite un épisode de rage au volant qui tourne au cauchemar. Puis, ce seront les mésaventures d'un expert en dynamitage qui *pète littéralement les plombs* contre une administration municipale kafkaesque. Le récit suivant raconte les démarches d'un riche notable qui essaie de sauver son fils d'accusations de délit de fuite mortel en faisant passer pour coupable son pauvre jardinier, moyennant rétribution. Marché amoral qui patauge en plus dans la corruption policière et la cupidité judiciaire.

En apothéose de ce film, où tout va à l'abandon, le récit final laisse entrevoir la destruction définitive du tissu social. Durant une fête clinquante à l'occasion d'un mariage, une crise soudaine fait imploser le couple à peine formé. Et avec lui, tout vole en éclats, aux sens propre et figuré. Or, la destruction burlesque (et assez sanguinolente) qui s'ensuit ramènera paradoxalement le couple à l'essentiel, c'est-à-dire à l'autre.

Tout ça pour ça, donc ! Après avoir mis la société à feu et à sang, après avoir fait table rase de toutes les conventions, c'est dans l'essentiel mouvement vers l'autre que le salut se trouvera – peut-être – certainement... Car espoir, chez Szifrón, il y a. Au spectateur de s'y raccrocher et, surtout, d'y croire.

► **Cote: ★★★**

■ **WILD TALES / RELATOS SALVAJES** | **Origine:** Argentine / Espagne – **Année:** 2014 – **Durée:** 2 h 02 – **Réal.:** *Damián Szifrón* – **Scén.:** *Damián Szifrón* – **Images:** *Javier Juliá* – **Mont.:** *Pablo Barbieri Carrera, Damián Szifrón* – **Mus.:** *Gustavo Santaolalla* – **Son:** *José Luis Díaz* – **Dir. art.:** *Clara Notari* – **Cost.:** *Ruth Fischerman* – **Int.:** *Darío Grandinetti (Salgado), Rita Cortese (la cuisinière), Julieta Zylberberg (Moza), Leonardo Sbaraglia (Diego), Ricardo Darín (Simón), Oscar Martínez (Mauricio), Erica Rivas (Romina), Diego Gentile (Ariel)* – **Prod.:** *Hugo Sigman, Pedro Almodóvar, Agustín Almodóvar, Esther García* – **Dist. / Contact:** Métropole.